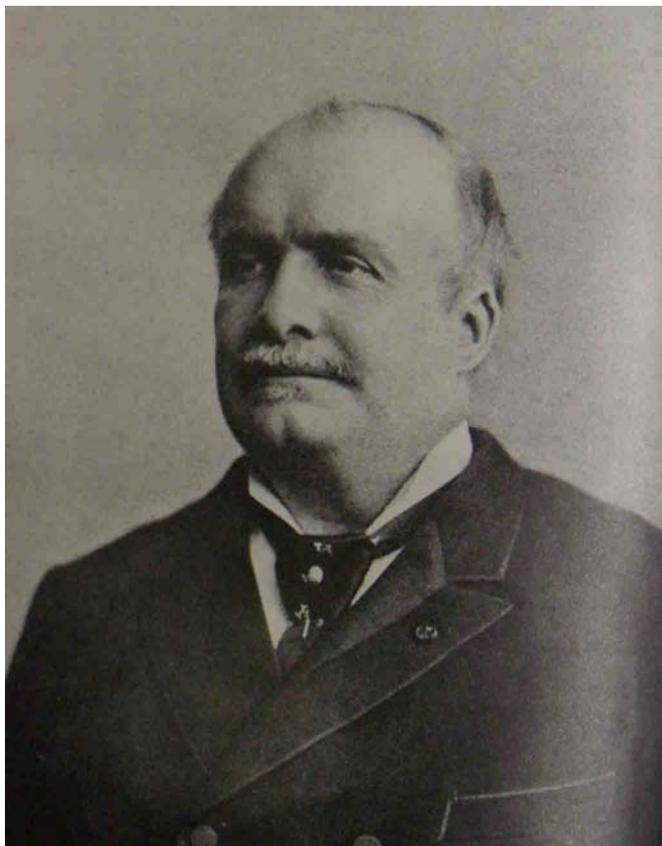


## M. Edouard AYNARD



Nous avons appris avec consternation la mort soudaine de M. Edouard Aynard : terrassé à la Chambre au moment où il allait prendre la parole, il a été frappé dans la plénitude de son intelligence, sans que sa belle vieillesse ait connu l'agonie morale de la diminution des facultés.

D'autres ont dit, et mieux que je le dirais, ce qu'a été, aux points de vue les plus divers, la carrière de ce grand Lyonnais ; il m'appartient de rappeler spécialement la grande part qu'il a prise à la prospérité de l'École et de notre Association, afin que les jeunes s'unissent aux vétérans pour honorer et garder sa mémoire.

J'entrai à l'École en 1872, l'année même de sa fondation. Le premier Conseil était présidé par le vénéré Testenoire-Desfuts, et il avait comme secrétaire M. Edouard Aynard ; dans ce temps-là, les membres du Conseil faisaient passer les examens de fin d'année et je vous assure que les élèves étaient quelque peu émus de se présenter devant des hommes occupant tous une place éminente à la Chambre de commerce et dans les affaires ; cette émotion, je la ressentie singulièrement quand, à l'examen de Bureau commercial, que présidait M. Aynard, je tombai, je m'en souviens encore, sur une refonte de métaux précieux compliquée d'un arbitrage pour la remise du montant à New York. M.

Hurbin excellait à préparer des questions de ce genre ; M. Aynard suivait mes calculs au tableau. Tout à coup : « Vous n'oubliez pas la commission du banquier, me dit-il en riant. C'est bien. » Et il me marqua une bonne note, que j'avais, j'espère, méritée d'autre part. Puis il me questionna, sur mes projets et il me dit que je pourrais toujours avoir recours à lui. Je n'ai pas manqué depuis de me rappeler cette offre bienveillante et je l'ai toujours trouvé prêt à me rendre service.

M. Aynard, en 1878, devint président ; du Conseil, à la mort de M. Testenoire-Desfuts ; je me rappelle combien il s'intéressa aux premiers pas de notre Association ; il ne manquait jamais d'assister à nos banquets annuels ; il y prononçait des discours fins, serrés, fortifiés de citations ; il rappelait souvent les vers de Shelley :

*It is not the prize  
But the race we run*

On eut dit, tant il l'appliquait à ses conseils comme à sa propre vie, qu'il avait constamment cette pensée devant les yeux. Certes, M. Aynard eut une réussite financière magnifique, mais quelle part il fit dans sa vie aux questions d'intérêt général, quelle part il prit sur sa fortune pour l'enseignement pour les arts, pour la Cité, pour la liberté qu'il aimait passionnément et pour laquelle on peut dire qu'il est mort après avoir donné, dans une vie égale, l'exemple d'une rare fidélité aux principes de sa jeunesse. J'ai toujours pensé à lui en relisant le livre merveilleux de Sir John Lubbock (1) : *The Use of Life*, tant M. Aynard incarnait pour moi les vertus morales ci civiques que l'auteur décrit en termes si élevés comme celles du citoyen.

C'est pour nous encourager dans ces idées, que M. Aynard avait fondé le concours entre les anciens Elèves, qu'il a généreusement doté et dont il suivait les résultats avec le plus vif intérêt. Il aimait qu'on sortit de temps en temps des détails pratiques et intéressés de sa profession pour s'élever, afin de mieux voir l'enchaînement des faits économiques, ce qui ne sert pas seulement à la collectivité, mais permet souvent de mieux comprendre ses

propres intérêts. J'ai vu de près les efforts que faisait M. Aynard pour vulgariser ces idées, soit à la Société d'Economie politique où j'étais alors secrétaire des séances, soit dans les conversations que M. Aynard me faisait l'honneur d'avoir avec moi. Dirai-je qu'il arriva un jour où pour une question de détail nous ne fûmes pas d'accord : M. Aynard, dans ces moments-là, défendait sa thèse avec une énergie qui faisait peur à beaucoup ; c'était, chez lui, combien ne l'ont pas compris, la marque de sa conviction. Or, ce jour-là, je dus supporter une discussion qui se fit rude, mais j'avais raison ; M. Aynard le reconnut, et prenant sur son bureau une médaille grecque de Tarente qu'il venait d'acheter, il me la donna : « Excusez-moi, me dit-il, je vous ai un peu maltraité ! ». Il était ainsi : à la fois redoutable et bon, on peut même dire surtout bon, car chez lui c'était le cœur qui dominait. Nous l'appelions entre nous, toujours, le père Aynard, père il l'était en effet mieux que personne, avec ses douze enfants, mais il l'était aussi pour nous, par l'intérêt paternel qu'il nous portait.

Il m'avait appelé au Conseil de l'École en 1885 : lorsque le terme de dix années qu'il s'était assigné pour sa présidence approcha, il m'appela : « Il faut, me dit-il, que nous faisons entrer M. Louis Isaac dans le Conseil, et l'an prochain nous en ferons un Président. » Je fus chargé de la mission de décider M. Isaac et l'on sait quel président modèle il a été pour notre École. M. Aynard me disait à cette occasion : « Il ne suffit pas de bien remplir un poste, il faut ne pas s'y éterniser et se préoccuper de préparer un successeur afin d'assurer la prospérité de l'œuvre. »

J'ai mis de côté pour cette notice de nombreux souvenirs de M. Aynard, mais en les rassemblant, je m'aperçois que tous rappellent une générosité. Or, il tenait à cacher le bien qu'il faisait et je n'eus jamais avec lui de discussion plus dure qu'un jour où j'avais fait paraître dans la presse un article où je le louais d'un service rendu à notre École : il était extrêmement mécontent ; en vain, je lui représentais qu'il y avait aussi un intérêt à donner à ses contemporains l'exemple du bien, il me fit défense de recommencer, entendant taire le bien pour le bien.

Aussi me semble-t-il à cette heure que je respecte sa volonté en renonçant à raconter certains actes admirables de sa générosité, dont j'ai été le témoin ou l'exécuteur, et qu'il a comme scellés de la recommandation de ne les point divulguer. Il en est qui mériteraient de figurer plus tard dans l'histoire de notre ville où M. Aynard aura tenu une si grande place, mais je les tairai.

ET voilà pourquoi, l'autre jour, venant dire à son fils, notre distingué camarade, Francisque Aynard, combien je partageais son deuil, quand j'ai revu au fond de son grand cabinet, près de l'immense table chargée de livres, son bureau au pupitre élevé, ce grand cabinet où il m'avait si souvent accueilli, un plaid sur les genoux, du bon sourire de sa bouche expressive et de sa forte main tendue, ce cabinet où je savais pouvoir trouver toujours le conseil et l'appui d'un homme inébranlablement fidèle à ses amitiés, j'ai été pris d'une grande émotion, et les larmes me sont venues comme si j'avais perdu un de mes proches.

Pierre PAGNON

Président du Conseil d'administration de l'École